

Mona Akyoma. K

CORRUPTION
&
SOMBRES COMLOTS

Volume 2



Mona Akyoma. K

CORRUPTION
&
SOMBRES COMLOTS
2^{ème} volume

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4344-1

Dépôt légal : Décembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Sommaire

Préface	7
1 – NOUVELLE VIE	9
2 – HOMICIDES	29
3 – SUR LES TRACES D’UN DOUBLE MEURTRE	37
4 – FUNERAILLES	57
5 – LES ENNUIS CONTINUENT	67
6 – DERNIER ULTIMATUM	83
7 – LE COURAGE ET LA PEUR	97
8 – LE MALHEUR PRESENT	119
9 – ET LA VIE CONTINUE	139
10 – ADIEUX LES AMIS	159
11 – L’ACHARNEMENT	171
12 – QUE VAIS-JE DEVENIR ?	179

Préface

L'histoire des amis venus d'une Ile, se continue dans un autre pays, la France. Nos héros retrouvent la femme dont ils étaient amoureux.

Dans ce deuxième volume, Juando et Carlo bousculés par des dangers dus à leur métier de policier, touchent leur propre famille.

La vie de ces policiers, au milieu des enquêtes, se passe avec beaucoup de mérite.

Pourquoi ont-ils quitté cette Ile ?

Certains passages sont durs. Viennent se greffer d'autres personnages : Des étudiants sont victimes d'une disparition, d'une maladie, quoi donc en fait ?

Cinq jeunes gens passent tout près d'un drame, en vélo et se rendent à la plage, goûter la beauté de cette crique, et passer un petit moment entre jeunes, mais en chemin, un cordon de police les empêche de continuer. Pourquoi ?

Les lieux sont nommés mais aucun personnage n'existe. Même les faits sont purement fictifs, créés par l'auteur.

1

NOUVELLE VIE

Dans l'île du pacifique, Carlo est resté pour terminer ses enquêtes en cours, il se retrouve seul. Son ami Juando quitte le pays pour rejoindre sa dulcinée qui l'a appelé au secours.

Elle recevait des appels anonymes et menaçants à toutes heures du jour et de la nuit, elle ne se sentait pas en sécurité et craignait pour la vie de ses enfants et la sienne.

Carlo lui, continue de travailler en tant que détective pour des gens qui réclament son aide et le rémunèrent en conséquence. Des femmes ou des hommes délaissés, trompés, trahis, font appel à ses services à bon ou mauvais escient. Ses journées sont longues, faites de filatures dissimulées, parfois mouvementées, entre la traque et la masse de travail qui s'accumulent dans les dossiers qu'il doit constituer pour des affaires en cours et d'autres à clôturer.

En fin de journée, Carlo retrouve sa mère devenue veuve qui demeure définitivement chez lui. Cela convient bien à Carlo, célibataire, il apprécie d'avoir à la maison une présence féminine qui lui prépare

tous les jours de bons repas. Tous deux veillent l'un sur l'autre par leur étroit lien sentimental.

En France, les enfants de Maria ont grandi. Ils n'acceptent toujours pas d'avoir changer de vie. Juando a démissionné de son poste et a dû quitter l'île. Se retrouvant plusieurs mois sans emploi, les finances fondant comme neige au soleil ; Juando est donc contraint de déposer une demande d'emploi d'agent de la police à Nice, ville du midi de la France.

Se retrouvant simple agent, il a du mal à se faire accepter par ses nouveaux collègues. Son poste de simple agent l'oblige à être commandé, et cela ne lui convient pas.

L'histoire se répète à la faveur du départ à la retraite de son chef. Juando passe le concours pour prendre sa place. Le diplôme qu'il avait obtenu sur l'île d'Ohao n'est pas reconnu en France. Il lui en faut bien plus pour le décourager. Les moqueries des autres agents, médisants, ne le surprennent pas. Ils lui disent qu'il n'y arrivera pas. Juando n'écoute que son désir de réussite et l'ambition de postuler à une meilleure fonction.

Il réussit, enfin, son examen avec mention. C'est avec une certaine fierté qu'il prend les fonctions de sergent chef. Les autres agents, jaloux, lui présentent quand même, leurs félicitations. Seul, Edouard est celui qui se comporte plus sympathiquement, avenant, courtois et impartial avec lui.

Après les félicitations du maire et de sa hiérarchie, dans le bar des policiers. Un vieux bar marqué par les années où sur un mur trône des photos d'anciens flics. Edouard et Juando célèbrent ensemble aux côtés d'un verre de scotch, la prise de fonction de ce dernier. C'est

très tard dans la soirée, qu'ils rentrent un peu gais à leur domicile respectif. On entend leurs voix qui résonnent dans cette rue déserte et sombre à cette heure tardive.

Le matin de son premier jour de fonction en tant que sergent chef, Juando paraît jovial, dynamique, prêt à affronter sa première journée de policier. Les autres agents ne savent pas qu'il a déjà assuré ce poste, sur l'île d'Ohao. Ils pensent tous, qu'il ne sera pas à la hauteur de la tâche et qu'il va se casser la figure dès la première enquête.

Depuis plusieurs mois, Juando vit en parfaite harmonie avec Maria et sa progéniture. Malgré le peu d'attachement que lui témoignent les enfants de sa compagne ; les liens se resserrent plus fort chaque jour, et il pense que le moment est choisi pour consolider leurs liens, et il passe au plan B.

Il invite Maria et les enfants au restaurant sous un faux prétexte et leur promet de tout leur dire plus tard la raison de ce repas. Les enfants regardent l'assurance des gens habitués de ces lieux. Eux ont quelques difficultés à manipuler les couverts. Même Maria, est perdue dans leur maniement, elle n'a jamais fréquenté ce genre de lieu. C'est un endroit chic, les tables sont harmonieuses, ornées de verres à eau, de verres à vin en cristal. Les ustensiles sont tous plus différents les uns des autres de chaque côté des assiettes en porcelaine fine. Un serveur pour chaque table est aux petits soins de la clientèle. C'est un restaurant gastronomique où des fleurs garnissent les tables sous une lumière douce et tamisée.

Le repas se passe très lentement pour tous, les enfants n'ont de cesse d'interroger Juando, qui reste muet. A la fin du repas, au moment du dessert, sur un signe d'approbation de Juando, le serveur apporte à la

table de la petite famille, un dessert qu'il dépose sur la table, devant Maria, comme si elle était la seule à y avoir droit.

Les enfants s'impatientent. Ils ne comprennent pas pourquoi, ils sont mis à l'écart. La musique s'estompe un bref instant pour reprendre un air qui rappelle à Maria, la chanson du jour où ils se sont rencontrés à Ohao. Elle est émue, les enfants la regardent, ils s'interrogent de voir leur mère qui laisse échapper une larme de joie. Juando extirpe de sa poche un petit boîtier qu'il présente à sa promise contenant le précieux anneau serti de diamant. Il fait sa demande en mariage en prononçant cette phrase magique :

– Veux-tu devenir ma femme ?

Les enfants sont surpris du comportement de Juando, quand à Maria, elle sourit, heureuse de la demande. Par un sourire timide, elle répond :

– Oui, je le veux, être ta femme sera pour moi, un immense bonheur.

Maria émue se penche vers Juando et l'embrasse. A son tour, l'émotion parcourt sur tout son corps ; il prend Maria par la main et l'attire vers la piste de danse. Les enfants sourient enfin, mais ne comprennent qu'à demi, les adultes.

La cloche recouvrant le dessert est retirée et le gâteau enfin découpé ; les enfants sont enfin à leur affaire, et laissent leur mère toute à son bonheur.

Le lendemain, Maria et Juando font publier les bans pour annoncer leur prochaine union, à la mairie.

En compagnie d'une amie, Maria court les magasins à la recherche de sa robe de mariée. Juando lui a préconisé de se marier en tailleur.

Elle n'a jamais eu de chance de porter une robe de mariée, et profitant d'une meilleure qualité de vie, elle supplie Juando de satisfaire cette envie toute féminine.

Elle fait appel à une couturière qui confectionnera les vêtements de ses trois enfants. Les costumes lui coûteraient beaucoup trop chers si elle devait les acquérir en magasin.

Les futurs époux contactent le curé de la paroisse qui célébrera la cérémonie. Le couple répète les vœux qu'ils aimeraient prononcer à l'assemblée et la prière que devra dire le prêtre. Le jour J, quelques heures avant l'union, les fiancés s'affairent aux derniers préparatifs.

Les cadeaux affluent de toutes parts. Comme le veut la tradition, Maria reçoit de ses amies, un bracelet décoratif, n'ayant aucune valeur mais représente l'objet prêté venant de Lydie. Un rubis monté sur une bague ancienne appartenant à sa grand-mère que détenait Rose. Un mouchoir à dentelle blanche lui est remis par Rosaline. Maria est émue de ces présents.

Le matin, à la première heure, jour du mariage, Maria, très croyante, se rend seule à l'église, après s'être confessée, assiste à une messe. Elle a juste le temps de se faire coiffée, habillée au milieu de fleurs, de cadeaux. Devant son miroir, elle est surexcitée dans sa robe qu'elle a choisi en dentelle d'époque, des bottines blanches à lacets recouvrant ses menus pieds. Ses amies sont présentes pour savourer cet instant présent.

Seize heures, à la mairie, les invités sont arrivés deux heures plus tôt, attendent les futurs mariés. L'un des témoins qui devait s'occuper des alliances, les a

oublié. Edouard, le seul policier invité par Maria, propose d'aller chercher les bijoux. Il se précipite au domicile du marié, la bonne lui ouvre la porte, elle est étonnée de voir Edouard.

Pendant l'absence, tout le monde s'installe sur les bancs dans la mairie. Ils sont tous à l'écoute de l'homme qui unira Juando à Maria, et qui profite de l'instant pour plaisanter avec ses citoyens.

La cérémonie commence, le maire fait la lecture des devoirs du couple, et ce qu'ils doivent faire pour assurer une vie de famille à ceux qui vont vivre sous le même toit. C'est le moment où les mariés prononcent le mot fatidique qui fera d'eux, un couple à part entière et légitime devant les hommes.

Vient ensuite, le passage dans la petite chapelle que le curé a prévu, car un enterrement doit avoir lieu, presque simultanément dans l'église. La décoration de l'église autour du cercueil et les dispositions des chaises donne un air funeste à l'église.

Edouard qui s'est précipité chercher les alliances, n'est pas au courant du changement, il arrive enfin à l'église. Surpris de ne voir personne ; il pense qu'il a raté quelque chose et se rend à la mairie pour s'entendre dire que la cérémonie se déroule à la petite chapelle derrière l'église.

Devant le petit autel de la chapelle, le curé ne sait pas qu'il manque les alliances, et il continue la cérémonie. Puis l'instant arrive où le prêtre demande aux mariés de prononcer leurs vœux et se passer l'anneau au doigt. C'est la panique, tout le monde se regarde, inquiet de ne pas avoir les alliances. Le couple stressé s'impatiente.

Parmi les invités, un vieux couple propose leurs alliances. Juando remercie les gens de leur gentillesse et demande à l'oreille du curé quelques minutes de patience, il n'a pas fini sa demande, qu'à l'entrée, Edouard revient avec les alliances, complètement essoufflé.

La cérémonie reprend, les mariés concluent leur union par un baiser. Tout s'est très bien passé et tous assistent à la joie de Maria qui devient Madame Sanchez Juando.

Juando avait réservé une ultime surprise à Maria, c'est l'adoption de ses enfants. Cette démarche qu'il avait préparée plusieurs mois auparavant avec les organismes administratifs. Après le mariage, ayant rempli et signé le dossier, ils se retrouvèrent en face du maire et du curé pour parafer la nouvelle paternité des enfants.

Celle-ci ne peut s'empêcher de laisser couler des larmes de reconnaissance qui viennent mourir sur son radieux sourire.

Un jeune journaliste se positionne et immortalise par une série de photos, le mariage du couple. Juando qui craint pour la vie de son épouse, réclame la pellicule, il ne veut pas que leur couple apparaisse dans les pages des faits divers du quotidien de la région.

(Dans le premier volume, on se rappelle des menaces reçues par Maria suite au décès de son conjoint).

Dans une salle de restaurant, décoré pour la circonstance, dans un village voisin, loin de la foule et du bruit, tous les invités s'installent autour de la grande table où couronnes de fleurs et de chandeliers ont été déposés, et présidée par les mariés. Une

chaîne HIFI donne le tempo et les couples se forment. En jeune épouse, Maria danse avec chaque invité. Son mari, Juando ne sait pas danser et surtout n'aime pas se trémousser devant le monde.

Maria propose à son époux d'accepter la danse qui suit, c'est leur chanson préférée, un slow des années soixante « love me tender » chanté par Elvis Presley. Toute la nuit durant, la fête bat son plein et alors qu'ils sont là, langoureux, dans les bras l'un de l'autre, ils sont interrompus par Edouard qui ayant senti vibrer son portable, consulte le SMS, s'approche, glisse quelques mots à l'oreille de Juando. La jeune épouse comprend, embrasse son mari puis s'efface pour le laisser partir.

Juando est appelé pour des coups de feu entendus dans une résidence. Avec Edouard, son co-équipier, Juando se rend sur les lieux. Madame Pontail, une voisine, croyait avoir entendu une bagarre du couple dans l'appartement d'à côté et par crainte d'un geste malheureux, elle a appelé la police. Madame Pontail, aurait entendu un coup de fusil dans l'appartement. Juando visite et vérifie l'appartement du voisin : Le locataire avait loué une cassette, et visionnait son film avec un son que réprime le code civil.

Avoir délaissé sa femme, le jour de son mariage de surcroît, et tout ça pour une fausse alerte, le met de très mauvaise humeur. Laissant Edouard sur place, il reprend sa voiture et démarre en trombe rejoindre sa nouvelle famille.

Une semaine plus tard, le chef de la brigade ayant appris le mariage de Juando et la tournure de sa fin de journée, lui propose de prendre quelques jours de congés pour emmener sa femme en voyage de noces. Juando accepte. Il quitte de bonne heure le poste, se

réjouit déjà de la réaction de sa femme, il passe prendre les billets d'avion à l'agence de voyage, qu'il a réservé par téléphone.

Avec Maria, de retour au domicile, ils proposent à leur femme de ménage, de garder sous contribution leurs trois enfants pendant une dizaine de jours. La salariée honorée de cette marque de confiance, les rassure quant à leur sécurité et leur souhaite tous ses vœux de bonheur.

C'est alors que les enfants entrent dans la pièce où se tenaient leurs parents ainsi que Conchita, la servante.

– *Pourquoi, es-tu là Conchita ?* interpelle le plus grand.

– *C'est parce que...*, répond Conchita, lorsque Juando lui presse l'épaule pour la dissuader de répondre.

– *Avec maman, nous partons en voyage de nocces,* continue Juando. *Mon chef me donne des vacances, et je me suis dit que votre maman avait besoin de prendre des vacances elle aussi, c'est pourquoi, nous avons décidé que Conchita s'occuperait de vous pendant notre absence. Qu'en pensez-vous les enfants ?*

Les trois enfants se jettent au cou de leur mère, tous heureux de la surprise que lui a réservé Juando, mais quelque peu déçue de ne pas participer au préparatif du voyage.

Maria est finalement toute excitée, elle prend quelques vêtements, les jette dans un sac de voyage, puis elle pénètre dans la salle de bain, elle chantonne « porque te va ». Maria est heureuse. Son mari l'emmène en vacances dont il n'a pas divulgué la destination, mais elle lui fait totalement confiance et elle est toute à son bonheur.

Aidé de la femme de ménage, Juando s'occupe des enfants qui portent maintenant son nom et il en est fier.

Maria fraîchement maquillée, vêtue de sa robe bleue, fleurie, coiffée d'un chignon, sort de la salle de bain, chaussée de hauts escarpins noirs. Sa tenue de grande dame fait sourire Juando. Il l'embrasse en lui chuchotant à l'oreille quelques mots tendres.

Juando à son tour se douche très rapidement, enfle un pantalon gris, une chemise blanche et se chausse de baskets blanches à liserés rouges.

C'est l'heure du départ. Maria se baisse pour embrasser le plus petit, des enfants qui la regardent tristement. Juando les ayant rejoint, le prend à son tour dans ses bras, tente de le consoler en lui disant :

– *Vous allez rester avec Conchita et être très sages* lui demande-t-il.

– *Si bien sûr, elle est gentille Conchita* répond l'enfant.

Juando embrasse son p'tit bout comme il le surnomme et tend l'enfant à Conchita ; sort de l'appartement accompagnés des deux plus grands qui les aident à porter les bagages. Toute la famille s'embrasse à nouveau et se sépare sur le pas de la porte. Le véhicule s'éloigne sous les yeux et les gestes de la main des enfants accompagnés de la servante.

Arrivés à l'aérodrome, Maria essaie d'avoir des informations sur leur destination. C'est seulement dans l'avion qu'elle apprendra l'endroit paradisiaque choisi par son époux.

La chine, quelle idée ? Se dit-elle, pourquoi si loin ?

L'avion fait tourner ses moteurs et roule sur la piste 14, l'hôtesse demande aux passagers de mettre leur ceinture jusqu'au moment du décollage. Du haut du ciel, Maria, assise près d'un hublot, admire le paysage. Elle tente de deviner le lieu du domicile où se trouvent ses enfants, pour voir partir les avions, du balcon. Son mari qui a appris à la connaître, sait à quoi sa femme pense en cet instant précis. Il lui murmure deux ou trois mots à l'oreille, ce qui la fait sourire. Le voyage se passe sans encombre.

Le taxi dépose le couple et leurs bagages à l'hôtel ; puis ils sortent visiter la ville. Ils parcourent les rues mouvementées de Pékin ; les vélos, les voitures circulent dans tous les sens. Pour nous occidentaux, il pourrait régner un grand désordre, mais pour eux dans cette population à forte densité, tout le monde se croise, se double sans incident.

Dans les restaurants chinois, Maria n'arrive pas à manger leur nourriture, poisson cru et viande achalandent les étales survolés d'innombrables mouches, l'hygiène alimentaire n'est pas leur fort, pensait-elle. Elle se restreint sur les plats autant qu'elle peut. Juando n'a pas ce problème. Comme dirait la mère de Carlo, tout est bon pour lui.

Ils passent des moments inoubliables car les chinois sont des gens très gentils, hospitaliers. Maria et Juando en prennent, plein les yeux. Souvenirs qui seront pour eux le scellement de leur union.

La fin de leurs vacances arrivent, se baladant pour la dernière fois dans les rues retirées du port, main dans la main, ils remarquent un panneau qui indique un restaurant français quelques mètres plus loin. Maria est affamée. Elle rattrape le temps perdu et surtout apaise sa faim. Elle n'aurait pas dû, car sa nuit

se passe dans les toilettes à rendre le repas mal ingurgité.

– *Quelles vacances !* Se dit-elle avec ironie.

Le lendemain, jour du retour, un taxi les emmène à l'aérodrome où ils reprennent l'avion pour la France. Maria épuisée de sa nuit agitée, dort profondément pendant tout le voyage. Elle s'en rappellera de son voyage de noces. La bouffe surtout, mais elle a déjà passé la page, heureuse d'avoir à récupérer ses enfants impatients de les revoir, qui voyant le taxi arrivé au bas de l'immeuble, se précipitent et se jettent dans les bras de leurs parents.

Juando reprend son travail et interrogé, il narre inlassablement son voyage de noces qu'il a vécu plus favorablement que sa femme.

Néanmoins les affaires en cours ne lui permettent pas de répit. Un soir, occupés à une surveillance nocturne avec Edouard installés dans un véhicule de patrouille, les policiers se trouvent confrontés non loin du centre, à des jeunes gens, vendeurs de drogue. Après une courte poursuite il les interpelle. Après une mise en salle d'isolement, ils les auditionnent. Les vendeurs de drogue paniquent, ils déclarent être des petits. Plusieurs heures après, épuisé, ils donnent l'identité de leurs chefs. Juando fier d'être arrivé à ses fins, ordonne de mettre aux arrêts la bande, il rédige ensuite son rapport. Mais, devant sa page blanche, il ne peut s'empêcher de penser à ce qui s'est passé ces derniers jours. Cette arrestation mouvementée, son mariage, son voyage de noces avec Maria, la chine... tout s'entremêle dans sa tête, il s'endort appuyé sur ses deux bras reposant sur le bureau. Se réveillant en sursaut, il est honteux de s'être laissé aller, ainsi.

Il arrive à trouver les mots pour rédiger son commentaire, il détaille les faits, tout ce qui se rapporte à l'arrestation. Alors qu'il est attentif, pensif, concentré, un appel le ramène à la réalité, signalant la mort d'une personne. Il est seize heures quarante, aussitôt, il fait appel à Edouard et ils se rendent sur les hauteurs de Nice dans la forêt de cèdres, le lieu du drame.

Ils arrivent dans une voiture de couleur bleu nuit, le gyrophare en alerte, se garent rapidement avec justesse au milieu d'autres véhicules. Munis de leurs plaques professionnelles de policier, ils se faufilent parmi les curieux. D'après les dernières informations recueillies par un agent qui s'est rendu le premier sur le site, averti par un chasseur ; la victime serait une jeune touriste, qui serait venue passer des vacances chez sa tante à Nice.

La jeune fille, âgée de vingt ans parcourait tous les jours la forêt en tenue de survêtement. Elle faisait son footing sur la partie déserte et incendiée au mois d'août de l'année dernière.

Le chasseur aidé de son chien, un épagneul aux poils roux, prénommé Black, habitué à la chasse, doté d'un sens aiguisé de l'odorat avait débusqué le corps de la malheureuse qui gisait dans un fourré. Découvrant le corps sous les branchages, le chasseur s'empessa d'appeler la police qui ne mit que quelques minutes à arriver, car une patrouille surveillait les villas secondaires et inoccupées des propriétaires absents, à proximité. Le premier agent arrivé sur les lieux mit en place immédiatement un cordon de sécurité afin de préserver les lieux et y retrouver des éventuels indices. Deux autres agents l'avaient rejoint pour finaliser l'opération et attendre les ordres.

Cinq jeunes garçons passant tout près, en vélo, se rendaient à la falaise, pour profiter de cette mer fraîche, bleue émeraude, et des derniers rayons du soleil. Il est dix sept heures dix, en arrivant à hauteur des lieux du drame, ils sont arrêtés par deux policiers qui ont rejoint le premier agent, et ont installé une barrière de ruban rouge, aux lettres de « police », empêchant ainsi tous les curieux de piétiner les preuves laissées par le meurtrier et celles de l'emplacement de la victime.

Les jeunes garçons, André, Philippe, les jumeaux Antoine et Alex en compagnie de Justin passent tous les jours au bord de cette falaise, les soirs après leur cours. Ce jour là, pendant les vacances de Pâques, les cinq jeunes gens ne savaient pas quoi faire de leur journée de repos. Ils décidèrent de se baigner en cette fin de journée dans les eaux tiédies, par les derniers rayons du soleil et ce jusqu'à la première lueur de la lune.

Ils aiment ainsi rester, à fixer le soleil qui se couche au bout de l'horizon sur une mer calme. Grâce au silence enchanteur, ils écoutent le ressac des vagues sur les rochers, puis vont rejoindre la plage au sable fin pour la piétiner de leurs pieds nus.

Très vite les promeneurs et autres touristes qui fréquentent ces sentiers en cette période de demi saison affluent et s'arrêtent pour regarder la scène. Les curieux et les jeunes garçons sont éloignés par les agents qui ont quadrillé la zone. Juando, professionnel et maître en homicide, s'est approché de la victime. Il remarque à la gorge une entaille faite par un objet contendant ; un filet de sang sort de la blessure à l'extrémité droite de la gorge, la victime a les mains liées dans le dos, un mouchoir dans la bouche, sa tête

est emprisonnée dans un sac plastic scotché et maintenu au cou. Le corps a été positionné sur le côté, les genoux repliés et la tête relevée.

A première vue, Juando pense que le meurtrier est peut être gaucher : au sens de la blessure ; il apprend à son collègue que la fille a été violée : elle porte à hauteur de ses cuisses, des stigmates d'un viol. Edouard, jeune agent, ne perd rien des explications de Juando, lui qui est nouvellement affecté à la brigade n'a pas eu l'occasion d'approcher un homicide de si près.

Tous les deux sont impatients de connaître le compte rendu du légiste. Ils l'attendent pour connaître l'heure de la mort et les circonstances du décès, bien que Juando a conclu à une mort par asphyxie, doublée du sectionnement de la carotide.

C'est à bord de sa moto custom, qu'arrive le légiste, dix minutes plus tard. René, est le seul légiste de la région de Nice, Cannel plage et des environs. Juando s'avance vers lui, le salue et lui fait un rapide résumé de la situation.

– *Pourras-tu me dire l'heure exacte, les circonstances de la mort ?*

– *Eh ! Minute, j'arrive, laisse-moi le temps,* répond-il agacé après avoir passé des gants en latex, il s'approche du corps soulève un pan du sachet qui emprisonne la tête de la victime et s'adressant à Juando.

– *Tu as vu sa gorge ?*

– *Si, mais est-ce avant l'asphyxie ou après ?*

– *L'autopsie nous le confirmera* répondit le légiste.

Juando demande à Edouard de rechercher des indices, sur le sol, il lui énumère les différents indices

qui pourraient servir de preuves et confondre le meurtrier.

René, le visage dur, se lève faisant face à Juando impatient de confronter ses propres déductions à celle du médecin légiste. Elle présente également des marques sur tout le corps qui sembleraient des marques de morsures et des brûlures de cigarettes. Elle aurait été torturée avant de mourir.

– *Aux alentours de seize heures, seize heures trente, hier, jeudi soir !* dit le légiste avec assurance.

– *Tu es sûr ?* répond Juando.

– *Je pense ! À dix minutes près. L'heure de sa mort remonte aux environs de cette heure ci, vu la raideur et la température du corps ainsi que la couleur de ses yeux,* confirme le légiste. *Regarde !*

– *Merci doc.*

– *De rien, Juando.*

René le légiste, sa mission terminée, retourne à sa moto et Juando demande aux infirmiers de lever le corps. Dans l'assistance, un des jeunes croit reconnaître la jeune fille agressée, lorsque les brancardiers l'ont retourné pour la mettre sur le chariot.

– *C'est Nadège, la fille qui vit chez Madame Leix !* s'exclame-t-il.

– *Qui a crié ?* interroge Juando.

– *C'est moi,* dit Justin timidement.

– *Monsieur l'agent, faites venir le jeune garçon,* s'adressant à l'un des hommes.

L'agent qui jusqu'à présent empêchait les curieux de voir et de s'approcher, retire la corde qui entourait le lieu du drame, pour laisser passer Justin ; Juando

aussitôt l'interroge. Devant la haute stature de Juando, Justin perd de sa superbe et se met à bégayer.

– Excusez mon... monsieur l'a... agent, mais je... je ne la connais pas... pas bien la fi...ille, je... je sais seul... seulement son prénom, car...car j'ai entendu Madame Leix...leix l'appelait, je...je ne sais rien d'autre.

– Où habitez-vous ? Comment se fait-il que vous soyez ici, je ne pense pas que vous faisiez du footing, vous n'avez pas le vêtement approprié !

– Je ne... ne courais pas, et j'ha... habite s...ur la place d...e l'église ;

– Le centre de Nice est pourtant loin ! Pourquoi êtes-vous ici ?

– Mais... ais je n'ai rien fait ! J'al.... lais à la plage tout ; tout près d'ici avec m...es copains.

Juando, pas satisfait de la réponse du jeune homme, le rassura et lui demanda de suivre un agent afin de mettre tous les éléments qu'il avait à donner sur un procès verbal.

Justin ne put que se conformer à la demande de l'inspecteur. Il fit un geste de salue à ses copains et prit place à l'intérieur d'un véhicule de la police. L'un des jumeaux tente de s'approcher de Justin, mais il est stoppé par son frère. La bande de copains qui était avec Justin était sans voix. Ils assistèrent avec étonnement à l'arrestation de leur ami.

Ils avaient l'habitude d'emprunter ces bois pour aller jusqu'à la crique où ils se retrouvaient pour se baigner et flirter, quoi de plus naturel à leur âge.

Sans Justin, emmené au poste, le cœur n'y était plus, André un des membres de la bande prétextant un mal au ventre ne voulait pas se baigner. Les autres

s'ébrouaient dans l'eau et Philippe, l'un deux, s'inquiétant de son collègue resté sur la berge, rejoignait André qui s'était allongé sur le ventre, Philippe remarqua des blessures au bas de son dos et le questionna :

– Ce n'est rien, je me suis griffé avec une branche de pyracanthas, j'ai voulu aller chez le voisin récupérer mon ballon, et sa clôture végétale m'a griffée.

Philippe écoute les explications de son copain, et trouve peu plausible sa réponse. Il s'assoit à ses côtés, l'ambiance est maussade, triste, à cause de l'arrestation de leur copain. Un silence règne entre les deux amis. Il est facile d'entendre le bruit des vagues sur la plage, mêlé aux rires des jumeaux. Antoine et Alex beaucoup plus jeunes, s'en donnent à cœur joie dans l'eau. Philippe repense à la réponse donnée par son copain, qui le laisse dubitatif. Il a du mal à se convaincre que les griffures correspondent à des écorchures de buisson, et se dit :

– Je dois en parler avec quelqu'un.

Plusieurs heures s'écoulent, le soleil disparaît à l'horizon, l'humidité transperce les vêtements des jeunes gens. Les jumeaux qui rejoignent les deux autres, proposent aux plus grands de rentrer chez eux. Ils ne savent pas ce qu'il est advenu de Justin. Ils espèrent le voir arriver. Mais comme, il ne les a pas rejoint, est-ce qu'il est sorti trop tard du bureau de police ? Philippe qui se rappelle des griffures d'André, s'approche d'Antoine et tout bas lui murmure :

– André est griffé dans le dos, tu sais à quoi je pense ?

- Non, pourquoi me dis-tu cela ?
- La fille a été tuée, rappelle toi, André est arrivé le dernier sur le lieu de notre rendez vous.
- Oui, et alors ! Que crois-tu enfin ?
- Je trouve bizarre le comportement d'André depuis le meurtre de cette jeune fille.
- Non, c'est impossible, n'oublie pas qu'il était amoureux d'elle.
- Oui peut être, mais je ne le sens pas depuis.
- Non, tais-toi, tu ne sais pas ce que tu racontes ; j'espère que tu garderas cela pour toi, et que tu n'iras pas en parler à qui que ce soit !

Antoine est tout retourné des propos, que vient de lui tenir Philippe. Il n'arrive pas à croire qu'un copain puisse accuser de meurtre, un autre copain.

En chemin, il règne un silence entre les quatre garçons. Il est dix neuf heures, Antoine et Alex quittent le groupe, arrivés chez leurs parents. Les deux autres se séparent un peu plus loin. Chacun prend un chemin différent.

C'est Philippe, le dernier qui rentre chez lui, sa mère, qui est sur le pas de la porte, l'attend. Très inquiète, elle vient d'entendre aux infos, la découverte d'un corps. Elle sait que son fils part, tous les jours, avec des copains vers la plage. Elle pense à son fils.

Dès la tombée de la nuit, sa mère, comme à son habitude, piétine la pelouse devant la maison. Mais ce soir, elle est encore plus nerveuse, et elle n'arrive pas à se contrôler. Quand elle voit, Philippe, soulagée, elle se penche pour l'embrasser ; mais il l'a repoussé, et entend ses reproches sur son manque de confiance en lui. Elle tente de lui expliquer la raison de son

anxiété, mais la longue discussion se termine par une dispute et il va s'enfermer dans sa chambre.

L'attitude de sa mère à son encontre l'étouffe. Leurs rapports basés sur des quiproquos n'arrangent pas les choses et leurs relations sont très souvent conflictuelles.

2

HOMICIDES

En rentrant à son bureau, après avoir ratissé l'endroit où la fille a été tuée, afin d'y découvrir quelques indices qui lui permettrait de le mettre sur une piste. Juando découvre que le jeune garçon est toujours dans la pièce des audiences. Justin s'est assoupi sur le rebord de la table, seul dans la pièce. La porte fermée à clef empêchait à Justin de quitter les lieux. Juando descend au rez-de-chaussée. A l'accueil, il demande à l'agent :

– Dîtes moi là, que fait le garçon qui devait nous informer de l'identité de la victime ? S'adresse-t-il à l'agent en charge de Justin qui le regarde hébété.

L'agent qui vient de prendre son service, n'a pas été informé de sa présence dans les locaux, ni du résultat de l'interrogatoire de Justin. Juando, énervé, remonte les escaliers menant à son bureau. Il saisit les clefs pendues au tableau, se dressant dans l'encadrement de la salle d'audition, appelle Justin :

– Allez jeune homme réveille-toi, je vais te ramener chez toi.

Justin ouvre les yeux avec difficulté. Il devait dormir profondément, car Juando tapote l'épaule, lui saisit le bras, lui demande de se lever, et l'apostrophe gentiment :

– Allez réveille-toi, debout, si tu veux que je te ramène, je suis pressé, grouille-toi !

Juando se précipite dans les escaliers, suivi de près par Justin qui a beaucoup de mal à émerger. Dans le garage, tous deux s'installent dans la voiture. Juando demande l'adresse du domicile de Justin. La clef dans le contact, la voiture démarre en trombe. Dans les rues de Nice, il n'y a pas beaucoup de circulation, seuls les noctambules traînent de boîte de nuit en boîte de nuit. Dans le véhicule, le silence est lourd et pesant, seule la radio informe qu'un accident s'est produit sur la promenade des Anglais. Cette avenue est bordée de grands palmiers. Les promeneurs aiment flâner sur le bord de la plage qui la longe. Pendant les soirées d'été, très chaudes, les vacanciers admirent le coucher du soleil qui se mélange à cette eau, créant des reflets de couleurs différentes.

Juando, à l'écoute, se précipite sur les lieux de l'accident. Le domicile de Justin est proche des quais. Juando freine et arrête brutalement son véhicule. Justin qui n'a pas trouvé utile de mettre la ceinture, manque de taper la figure sur le tableau de bord. Le véhicule stoppé, Juando suggère au jeune de rentrer chez lui. Justin descend de la voiture, remercie le policier, et s'empresse de remonter la petite rue mal éclairée, menant au domicile de ses parents.

Bien que Juando l'ait rassuré quand à son intervention il salue le jeune garçon et lui demande de le rappeler s'il rencontrait des problèmes avec ses

parents. En effet, Justin est inquiet de l'accueil qu'ils lui réserveront.

Encore sous le coup de l'émotion de son interpellation. Justin n'est pas tranquille, la ruelle est sombre. Il frissonne de peur, regarde à droite puis à gauche, derrière chaque voiture garée. Encore quelques mètres, Justin est presque arrivé quand il entend plusieurs coups de feu. Il se jette dans la rigole, craignant pour sa vie. Il se cache derrière une voiture, la trouille l'oblige à fermer les yeux. Il reste ainsi quelques secondes, quelques minutes qui paraissent une éternité. Toujours caché derrière la voiture, les yeux mi clos, il ne voit pas sortir de son immeuble, un homme vêtu de noir, une arme à la main, recouvert d'un imperméable de cuir noir. L'homme donne un dernier coup d'œil aux alentours, ouvre la portière de sa voiture, et pénètre à l'intérieur, puis il démarre. L'homme n'a pas vu Justin qui s'était caché derrière son propre véhicule.

Au démarrage du véhicule, le jeune garçon ouvre les yeux et prend en pleine figure les gaz d'échappement. Il voit la voiture s'éloigner. Il comprend, tremblant de tout son être, que le véhicule, derrière lequel il s'était abrité ne lui fait plus rempart.

Justin se relève, entre dans le bâtiment, en courant monte au premier étage. Arrivé sur le palier, il est surpris par la lumière qui passe de la porte légèrement entrouverte. Cette porte devrait être close à cette heure si tardive. Il n'y a aucun bruit à l'intérieur, il n'entend pas la voix de ses parents. Alors doucement, il s'avance vers la lumière, pousse lentement de sa main tremblante, la porte qui grince dans un bruit sourd. Un désordre indiscutable règne dans l'appartement, une odeur de poudre témoigne que cela vient juste de se

passer. Il assure ses pas à l'intérieur, regarde dans chaque pièce qu'il dépasse. Devant la porte de la chambre de ses parents, grande ouverte, il remarque deux corps inanimés, ensanglantés sur le lit. Ses parents, sont tous les deux, morts, l'un sur l'autre. Les balles les ont traversés de part en part, l'homme, a tiré plusieurs fois. Justin fixe ses parents, le regard hagard, ahuri ; il ne comprend pas la raison de cette tuerie. Il éclate en sanglots et s'écroule à genoux. Près du lit de ses parents, il reste là immobile, frissonnant de peur.

Une voisine qui a entendu les coups de feu, a appelé la police. C'est Juando qui arrive sur les lieux. Il n'était pas très loin, lorsqu'il a entendu l'appel du standard de police. Il retrouve le jeune homme qu'il a laissé quelques minutes auparavant. Justin est là près des corps de ses parents, l'air choqué, muet. Des projections de sang dégoulinent encore un peu partout sur le sol et sur les murs de la chambre. Justin ne se rend pas compte qu'il est agenouillé dans une mare de sang. Il ne répond pas à Juando qui le harcèle de questions. Police secours arrive et trouve le garçon couvert de sang. Il demande au médecin de prendre en charge Justin. Le médecin ne sait pas si Justin est blessé, il l'allonge et l'évacue en ambulance.

Un journaliste opportuniste arrive lui aussi avec deux autres policiers alertés par le message sur les ondes de la police. Pierre Defim est un vieux copain de Juando, les agents veulent empêcher Defim de prendre ses photos. Juando fait un signe de tête aux agents qui autorisent l'entrée du journaliste dans l'appartement. Juando lui demande une grande discrétion, il exhorte Pierre à ne faire paraître que des clichés où Justin n'apparaît pas car il reste le seul

témoin. Qui plus est le tueur pourrait s'en prendre à lui. Il se sent responsable du gamin.

Des dizaines de clichés, de photos, images amèneront à Pierre Defim, la première page du quotidien et peut être une prime à la clef. Juando demande à Pierre Defim la pellicule, afin de la présenter comme indice à l'affaire.

Tous les deux commentent le drame. La main tendue attendant la pellicule, Juando, lui explique qu'il est sur les lieux d'un homicide. Defim s'exécute et lui tend la pellicule :

– Je te promets que je contrôle les photos et je te rends la pellicule, séance tenante, afin que tu prépares ton édition, lui dit Juando.

A l'intérieur l'identité judiciaire représentée par deux agents relèvent les empreintes.

Devant la porte de l'appartement, Juando et Pierre terminent la discussion sur leur vie respective depuis leur sortie de l'IUT à Paris. Ils ne s'étaient pas revus depuis des années. Pierre réclame des nouvelles de son copain, Carlo, qu'il n'a plus revu depuis son départ pour l'Inde.

– Comment ! T'es allé en Inde ? demanda Juando.

– Oui, en 70, après les évènements de 68, j'ai dû quitter la France, pour avoir été le témoin d'un meurtre.

– Carlo était au courant ?

– Oui, c'est lui qui m'a trouvé un bateau pour l'Inde, je m'étais enfermé dans un meublé sur les Champs Elysées, heureusement que Carlo était là, car je ne sais pas si je serais encore de ce monde. J'ai assisté au meurtre d'un ministre, par la pègre, ne

me demande pas pourquoi, ni comment. J'ai filé et je n'ai pas demandé mon reste. Carlo m'a caché pendant plus d'un mois. J'ai même changé d'identité.

– Ah bon ! Je n'étais pas au courant de ton problème, c'est vrai qu'après le diplôme, j'ai dû quitter la France pour les îles d'Oaho. Mais maintenant, tout va bien pour toi ? demande Juando.

– Oui, sinon, que je ne porte pas le même nom et pour toute ma famille, je suis mort, donc tu ne me connais que depuis peu, je m'appelle Pierre Defim, je suis né à Atlanta en 45, mes parents sont morts après la guerre d'Algérie, j'ai fait mes études en Amérique, diplômé de sciences politiques. N'oublie pas que tu viens de me connaître.

– Ok, c'est compris Monsieur Defim reprit Juando avec le sourire.

Les deux amis se quittent. Pierre Defim, se précipite pour remettre à son rédacteur en chef, le scoop sur l'assassinat du couple. Près de son journal, dans sa précipitation, il bouscule un homme d'une quarantaine d'années à la peau mâte, d'une forte corpulence. L'homme ne se retourne pas et sans s'excuser, continue son chemin. Il l'interpelle pour lui demander des comptes, lorsque l'homme se retourne, il reste surpris de reconnaître celui qui avait été le sujet d'une conversation avec Juando.

– Carlo ! c'est incroyable ce que les gens sont mal élevés aujourd'hui ?

– Dauphin ! Mon ami, cela en fait un temps ! répondit Carlo en revenant sur ses pas.

– Tu sais que je ne m'appelle plus Dauphin depuis mes affaires mais Pierre Defim.

– Ah, oui ! je m’en souviens, et qu’es-tu devenu depuis ?

Et les voilà, partis à se ressasser leurs souvenirs communs. Pierre invite Carlo au journal et lui parle de son reportage, il lui apprend qu’il y a rencontré Juando, leur ami de longue date.

Carlo l’informe qu’il est revenu d’Ohao pour faire une visite surprise à son ami et surtout s’assurer que sa cousine et ses enfants sont bien. Il lui parle de la sécurité de Maria suite à l’affaire de feu, son mari et la mafia sud américaine.

Pierre le remercie pour toute l’aide apportée à un moment crucial de son existence. Il en oublie son reportage, il est si content de revoir son ami Carlo qui l’accompagne au journal, et dans les locaux, ils se promettent de passer quelques jours ensemble pour visiter Nice. Très tard dans la nuit, les deux amis se quittent.

Carlo est le seul à connaître avec Juando, l’identité de son copain, à savoir les tenants et les aboutissants de son histoire.

3

SUR LES TRACES D'UN DOUBLE MEURTRE

Après plusieurs vérifications, Juando est certain que le couple connaissait le tueur, d'après les preuves trouvées sur place, serait-ce une vente de drogue qui se serait mal terminée ? Juando s'adresse aux agents, il leur demande de fouiller les moindres indices de la pièce. Il se rend à l'hôpital au chevet de Justin s'inquiétant de sa santé. Il découvre le jeune homme prostré sur le lit hébété, il ne parle pas, les yeux dans le vide, il est sous sédatif. Instinctivement, Juando sait qu'il ne peut le laisser seul, il contacte le médecin et emmène Justin avec lui.

En chemin, un orage éclate, déclenchant une pluie foudroyante qui s'abat sur eux. Arrivés devant l'entrée du bâtiment, les deux hommes, trempés, se précipitent à l'intérieur de l'immeuble. Tous deux montent les escaliers menant à l'appartement. A l'intérieur, Juando indique au jeune homme la salle de bain, l'invite à se rafraîchir et lui montre sa chambre et lui remet une couverture. La douche à la mode de pluie, qu'il a prit, semble avoir réveiller le jeune homme.

Après s'être séché, Juando s'installe sur le canapé, saisit un coussin et se couvre d'un édredon qu'il jette sur ses pieds froids, encore un peu humides par la pluie.

Maria les avaient accueilli mais n'avait posé aucune question à propos de la présence du jeune homme. Elle savait que Juando lui en toucherait deux mots en temps utile.

Elle connaissait l'activité débordante de son mari, qu'il ne comptait pas pour aider son prochain. Elle le savait prêt à donner tout de lui pour faire régner la justice. Une demi heure après s'être décontracté, il rejoignit Maria dans leur chambre, non sans être passé dans les chambres des enfants, relevé la couverture de l'un, arrangé la chevelure brune de l'autre ou simplement s'assuré que le petit dernier dormait d'un sommeil de plomb.

Dehors, la pluie incessante tombe dans les rues de la ville. C'est toujours en fin de journée, que le temps se gâte. Voilà deux jours que le printemps bien avancé, nous accable de mauvais temps et démontre son spectacle de désolations. C'est normal, le mois de Mars est dit-on le mois des fous. L'orage maintenant bat son plein sur le balcon, les jardinières plantées de fleurs de différentes couleurs par Maria, sont déchiquetées par les rafales de grêle et, sont maintenant en piteux état.

Les scientifiques n'en finissent pas de nous affoler, de nous angoisser, en nous rendant responsables de cet état de fait, de cette nature capricieuse. Le réchauffement de la terre existe déjà ; les saisons sont perturbées, bouleversées. La négligence humaine a contribué à ce phénomène et n'a pas su préserver